

Trois
poètes
vénézuéliens

Trois poètes vénézuéliens

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés
pour tous pays.

Ouvrage publié avec l'aide du Conseil régional de Bourgogne



ISBN: 978-2-915099-82-9

© le murmure, 2014

Trois poètes vénézuéliens

*Traduits et présentés
par François Migeot*

Rafael Cadenas
Eugenio Montejo
Luís-Alberto Crespo

le murmure

Remerciements

Le murmure et le traducteur remercient les auteurs et les ayants droit pour leur aide et leur soutien à cette publication.

Merci à Judith Alvarado qui a suivi pas à pas ces traductions.

Merci à Monique Dal-Pont pour sa relecture.

Préface

I. Rafael Cadenas, « un pacte avec l'intranquillité »

Il arrive que Rafael Cadenas, surtout dans ses premiers recueils, se tourne parfois, tout comme Eugenio Montejó et Luís-Alberto Crespo, vers la scène du monde et de ses objets pour tenter, à travers l'image qu'il en construit dans le langage, de restituer l'écho d'une fugace intériorité tout en célébrant la présence du poète au sein des choses :

Un môle d'énormes flammes

Navires voyageant au soleil,
musique de tambours,
sels en éclats
enfants nus
marins déchargeant des bananes.
Ville au cœur d'arbre, moiteurs tremblantes, joncs dansants.
La lumière frappe les mendiants,
sépare le monde en deux mémoires.
Mon front s'enfonce dans la corbeille de midi.
Un miroir copie le désir qui remonte au firmament harcelé.
Je suis battement, sourire, adoration.
(*Una Isla*)

Ce registre est parfois repris dans la suite de son œuvre :

Au réveil

Que m'importent les raisons ?
Ma pensée est cette matinée qui s'élève

sur l'ondulation de la colline,
 la brume qui enveloppe
 quelques oiseaux,
 le brouhaha
 du marché, les éperviers qui encore
 s'approchent de ce bord de la ville,
 la tasse de café
 avant de sortir dehors
 quand je ne suis pas encore avec moi-même
 (*Memorial*)

Mais force est de constater que ce registre, avec le détour par l'interrogation du spectacle du dehors qu'il implique, ne domine pas dans son œuvre. Dans ses livres et dans ses textes les plus caractéristiques de sa démarche, Cadenas, dans un autre mouvement d'écriture, se détourne de l'auscultation du monde reçu comme phénomène par un sujet. Il s'attaque directement, sans détour, et du dedans, à l'impermanence de l'être en tentant de donner voix à ce foyer de conscience qu'est le poète.

C'est souvent par la voix du « je », mettant en scène le personnage fictif d'un narrateur, qu'il émerge et que le poème, alors souvent en prose, tente de le tisser sous forme narrative. On retrouve alors parfois des accents de révolte et d'imprécation qui ne vont pas sans évoquer l'ombre tutélaire et le nihilisme d'un Lautréamont :

Moi, l'envers du dé, je raconterai non sans fabulation mon passage sur la terre des ignominies et des douceurs, des ruptures et des rencontres, des splendeurs et des effondrements.
 Un horoscope me promet à une vie de complétude, mais nouée au tourment.
 Je n'apportais aucun message. Mes prétentions étaient minimes. Les limites du rêve se constituaient en moi aux limites de la crainte. Lorsque j'acquis l'usage de la raison, les sorciers m'effrayèrent avec les augures d'inéluctables dédoublements futurs.
 (*Los Cuadernos del destierro*)

Ailleurs, ce sont de courtes scènes qui tentent de saisir un état mental, sur un mode descriptif et neutre (« ça »), quasi clinique, qu'un Henri Michaux ne renierait sans doute pas :

La visite

C'est encore là.

Je sais que ça passera, passera. Ça n'a pas l'habitude de rester.

Ça fait irruption

et ça retourne là où ça vit, c'est son genre.

Ça utilise ma respiration pour prévenir de son arrivée.

On dirait quelque chose d'étrange, libre, exorbitant, mais non, je suis cela.

(Memorial)

Cette intériorité à saisir, qui ne cesse de s'échapper, joue sur les pronoms comme autant de masques qui dénoncent l'incapacité de l'être à apparaître hors du langage, et simultanément pointe l'inadéquation du sujet avec lui-même qui ne peut se saisir qu'en se perdant dans la forme des mots. Ainsi, après le *je*, survient le *il* :

Comment a-t-il pu

devenir tribunal

de sa vie

(il n'est que la salle

où il se réunit

pour ruminer des sentences)

celui

qui juge le moins,

celui

qui existe depuis son corps,

le

moins probant

de tous ceux qui sont nés ?

(Intemperie)

puis le « tu » :

Mords,
 avale,
 reçois
 tu en as besoin,
 ton corps le demande à grands cris,
 ta poitrine le réclame à tue-tête,
 tes genoux l'espèrent. [...]
 (*Intemperie*)

Ou encore un mode impersonnel et infinitif qui réduit, littéralement, le sujet au point mort :

C'est rude d'avoir été,
 sans le savoir, un joueur,
 et de se retrouver
 en train de risquer
 comme une carte
 le destin.
 (*Intemperie*)

Ainsi, quand on a voulu voir dans l'un des plus fameux poèmes de Cadenas, *Défaite (Derrota, 1963)*, la confession d'un intellectuel du siècle face à la désillusion causée par les désenchantements des lendemains de révolution, il me semble qu'on impose à Cadenas une grille de lecture singulièrement étroite :

Moi qui n'ai jamais eu d'emploi
 qui face à tout concurrent me suis senti fragile
 qui ai perdu les meilleurs titres pour la vie
 qui à peine arrivé quelque part veut déjà s'en aller
 [(croyant que déménager est la solution)]
 qui ai été rejeté d'avance et raillé par les plus aptes
 qui me tiens près des murs pour ne pas tomber complètement

qui suis objet de moqueries pour moi-même
 qui ai cru que mon père était éternel
 qui ai été humilié par les professeurs de littérature
 qui un jour ai demandé en quoi je pouvais aider,
 [et qui ai reçu pour réponse un éclat de rire
 qui ne pourrai jamais fonder un foyer, ni être brillant, ni triompher
 [dans la vie
 qui ai été abandonné par beaucoup parce que je ne parle presque pas
 qui ai honte pour des actes que je n'ai pas commis
 moi qui ai failli me jeter dans les rues en courant
 qui ai perdu un centre que je n'ai jamais eu
 qui suis devenu la risée de beaucoup parce que je vis dans les limbes
 qui ne trouverai jamais quelqu'un qui me supporte
 qui ai été mis de côté au profit de plus misérables que moi
 qui continuerai ainsi toute la vie et qui serai encore plus moqué l'an
 [prochain dans ma ridicule ambition
 qui suis las de recevoir encore les conseils d'autres plus mous que
 [moi (« Vous êtes demeuré, déniaisez-vous, réveillez-vous »)
 qui jamais ne pourrai partir en voyage aux Indes
 qui ai reçu des faveurs sans rien donner en échange
 qui arpente la ville d'un bout à l'autre comme une plume
 qui me laisse entraîner par les autres
 qui n'ai pas de personnalité et ne veux pas à en avoir
 qui à longueur de journée cache ma rébellion
 qui n'ai pas rejoint la guérilla
 qui n'ai rien fait pour mon peuple
 qui ne suis pas membre des FALN et me désespère pour toutes ces
 [choses et d'autres encore qu'il serait interminable d'énumérer [...]]

La défaite en question n'est pas (seulement) celle d'une vie mal jouée, ou celle des illusions politiques. Il est en effet d'autres moyens plus efficaces que la poésie pour s'en expliquer. Il s'agit avant tout de la défaite de l'être dans sa tentative de coïncider avec lui-même, de prendre quelque consistance, de trouver dans le langage un havre de stabilité. Bien au contraire, le poème est

un lieu majeur de sa déstabilisation. Le langage, à le mettre en scène, au lieu de le rassembler, révèle qu'il le disperse, l'éclate et ne le fait exister que dans le double mouvement de le perdre en le disant. La poésie – sans concession ni séduction – de Cadenas est traversée par une lucidité qui dit à la fois l'espoir qui fonde l'aventure du poème et l'amertume qui résulte de cette chasse impossible et inéluctable. Cadenas, contrairement à bien d'autres qui se croient arrivés, assume la condition d'être *personne*, loin de tout personnage, et à cette condition périlleuse, il peut entreprendre le voyage de l'écriture. Tout comme Ulysse, qui joua à être personne pour continuer la navigation vers Ithaque, Cadenas, qui ne joue pas, poursuit sa traversée, mais sans illusion d'une Patrie à retrouver, lui, le déraciné, l'auteur des *Cuadernos del destierro*. C'est à cette condition que vogue la galère austère de son œuvre sur la mer de l'intranquillité.

II. Eugenio Montejo, une poétique du clair-obscur

Il peut arriver chez Eugenio Montejo, comme on l'a parfois noté, que le poète prenne, dans ses livres, la posture toute rhétorique d'interprète du monde (*Alfabeto del Mundo*, *Algunas Palabras*). Suivant cette posture, le monde serait alors déjà un livre, chacune de ses manifestations, de ses phénomènes, constituant un fragment de son discours, et la poésie serait ainsi en charge de sa traduction. Le poète ne ferait donc que reprendre dans une langue seconde – celle du poème – le déchiffrement du texte original. La difficulté de l'entreprise résiderait, dans cette perspective, dans les incertitudes de la traduction, incertitudes liées au *malentendu* de la langue originelle.

Les arbres

Les arbres parlent peu, on le sait.
 Ils passent la vie entière à méditer
 et à mouvoir leurs branches.
 Il suffit de les voir en automne
 quand ils se réunissent dans les parcs :
 seuls conversent les plus âgés,
 ceux qui répartissent les nuages et les oiseaux,
 mais leur voix se perd entre les feuilles
 et à peine nous parvient, presque rien.
 [...]

Mais cette figure, faussement naïve, du poète-traducteur est, dans le même mouvement du même poème, tenue, contradictoirement, pour impossible: le monde se révèle intraduisible.

Il est difficile de faire un petit livre
 avec des pensées d'arbres.
 Tout en eux est vague, fragmentaire.
 Aujourd'hui, par exemple, en écoutant le cri
 d'un étourneau noir, en rentrant chez moi,
 dernier cri de qui n'attend plus d'autre été,
 j'ai compris qu'en lui parlait un arbre,
 un parmi tant,
 mais je ne sais que faire de ce cri,
 je ne sais comment le noter.
 (*Algunas palabras*)

C'est que l'échec de la transcription n'est pas conjoncturel, il est ontologique. Pour que cette posture soit tenable, il faudrait croire que le monde est lisible, nécessaire comme un livre, et que son Auteur assigne au poète le rôle de porte-parole. Or, même si Dieu se promène parfois au fond des paysages qui hantent les

poèmes de Montejo, sa présence reste fort peu probable chez ce poète qui affirme *qu'il croit qu'il ne croit pas*.

Les paysages tatoués dans mes yeux
 qui donnent sur un fond de plaine
 où Dieu (s'il y a un Dieu) passe à cheval,
 s'ouvrent à chaque soleil plus nets,
 indélébiles au cours des ans.
 (*Algunas palabras*)

Et du coup, c'est à un monde orphelin qu'a affaire la poésie de Montejo, celui de l'existence, celui des phénomènes et de la contingence. Il est une simple présence, une scène sur laquelle le sujet qui perçoit, aperçoit, se révèle et se constitue. À partir de là, la langue du poète devient primordiale : elle n'est plus celle d'un scribe sous la dictée d'un arrière-monde, mais elle est le lieu d'une construction, d'une saisie, d'une création – et non d'un reflet –, d'une mise en forme du monde grâce au langage et par lui. Saisie et invention de sens doublées d'une perte, puisque le poème, en même temps qu'il s'actualise dans les signes, s'exile du sensible par la distance qu'imposent les mots. En effet la langue du poète donne bien forme à la rencontre de l'être et du monde, mais cette rencontre, inéluctablement frappée par le circonstanciel et l'éphémère de l'existence, ne subsiste qu'à titre de traces, et cela dans l'inéluctable coupure et la perte du réel imposées par les signes.

Plus que toute autre, la poésie de Montejo est celle d'une célébration – celle de la présence toujours évanescence – et celle d'une tentative pour la fixer en mots, la sauver du fugitif : il s'agit de rendre compte, de faire poème de l'étonnement, de la merveille improbable d'exister, tout en sachant que l'éclat du bonheur est frappé par l'ombre de la perte liée au temps et à la séparation inhérente à l'écriture.

Dès lors, la seule forme d'éternité accessible au poème est celle du langage qui, dans sa permanence – parfaite et inaltérable dans le cas de Montejo – fixe cette tension entre l'éblouissement

et la mélancolie. De sorte que la poésie d'Eugenio Montejo, qui fait du monde et de notre séjour une affaire de langage, est une magnifique traversée de l'être et du temps, entre les rivages qui la bordent : le clair et l'obscur. L'extrême élaboration de sa poésie réalise, tel un oxymore, cette merveille de nous donner la lumière qui nous éclaire et nous offre le monde, tout en rendant sensible le caractère déclinant des rayons qui nous révèlent.

La beauté, chargée d'une puissante émotion, qui charpente intensément l'œuvre de Montejo, n'est pas un artifice ou un ornement. Elle est nécessaire. Elle est garante de l'indélébilité des traces que nous laissons dans l'éphémère.

Puisque Dieu ne se promène dans le monde qu'au titre d'improbable cavalier égaré, le seul recours devant l'absence de recours est de mettre le poème à la place vide laissée par son absence dans l'abîme :

La bougie

J'écris à côté de cette bougie,
de cette bougie qui tremble.
Il lui reste une flamme, mais elle tremble,
elle croit, comme moi, qu'elle ne croit plus,
qu'elle éclaire seule face à l'univers. [...]
(Partitura de la Cigarra)

III. Luís-Alberto Crespo, une poétique de l'éclat

À la différence de la poétique d'un Montejo qui trame, tout au long des images et des sonorités, la toile résonante du poème, celle de Luís-Alberto Crespo n'est pas en quête de la continuité d'un souffle, d'une voix, d'une scène. Elle crée les conditions d'une atmosphère raréfiée où l'éclat et l'éclair surgissent, révélant et aveuglant dans le même mouvement.

La poésie de Luís-Alberto Crespo n'est pas une arme à répétition. Les images ne fleurissent qu'une fois, dans l'éblouissement et la stupeur, puis laissent de nouveau le silence retomber sur le vide.

La chute d'un balais
ce fracas en pleine solitude

Son bruit fait mal
encore
car il n'y a personne
(...*Yya*)

Ainsi, la poésie de Luís-Alberto Crespo se développe, non pas en tresses, mais en archipels ou le vide, les blancs, les espaces entourent, tels l'écume, les récifs de ses poèmes, aspirant souvent à la brièveté et la concision.

Rien d'étonnant, alors, à ce que ses textes, dans leur déploiement, aient constamment recours à l'ellipse, au non-dit, qui laissent entendre sans jamais montrer, suggérer sans jamais dire :

Une feuille tombe
et tout est plus haut
plus ancien
(...*Yya*)

Aussi y a-t-il chez Crespo un culte de la minceur – ou de la maigreur :

De tant vivre
je mincis comme une rive

je m'allège
de tant me quitter
[...]
(*Entreabierto*)

Et à travers elles, ce qui se dit en même temps, c'est la rareté, l'impermanence de l'être qui se disperse dans l'existence et qui fait que la figure du poète est sujette à un exil permanent, errant sans feu ni lieu, de poème en poème :

Ce que nous n'avons été
nous le sommes

ce qui maintenant nous désigne
nous le fumes

où jamais ne nous sommes trouvés
nous connaît
[...]
(*...Yya*)

En cela, Luís-Alberto Crespo est souvent très proche de l'esthétique du haïku auquel il se réfère, parfois explicitement en saluant l'un de ses grands maîtres :

Pour Andrés Mejía

Pourquoi t'arrêtes-tu
au bord d'écrire

et t'en retires-tu ?
Pourquoi crains-tu l'abîme
de la feuille morte ?

L'oiseau tombe de son chant
mais c'est toujours ce qu'il chantait
À la manière de Buson (...Yya)

mais toujours, au fond de sa poésie, résonne un écho de la poésie traditionnelle nipponne, car elles se rejoignent toutes deux, au-delà des formes, dans un même rapport à l'être et à la réalité : toute les deux sont hantées par le « monde flottant » qu'elles ont en partage.

Rafael Cadenas

Il est né en 1930, poète, essayiste, traducteur, professeur à l'École de Lettres de l'université centrale du Venezuela à Caracas, il a été membre du groupe « Tabla Redonda » qui publie un mensuel entre 1959 et 1965.

Il a traduit notamment Walt Whitman et Robert Creeley en espagnol. On lui décerne, entre autres, le Prix de l'Essai du CONAC (Venezuela, 1984), le Prix National de Littérature du Venezuela (1985), le Prix FIL de littérature en langues romanes (Guadalajara, Mexique, 2009).

Parmi ses recueils les plus marquants, on notera :

Gestiones, 1992

Dichos, 1992

Amante, 1983

Memorial, 1977

Intemperie, 1977

Los Cuadernos del Destierro, 1960, 2001

Una Isla, 1958

Cantos iniciales, 1946

et parmi ses essais :

Sobre la enseñanza de la literatura en la Educación Media, 1998

Reflexiones sobre la ciudad moderna, 1983

Anotaciones, 1983

La barbarie civilizada, 1981

Apuntes sobre San Juan de la Cruz y la mística, 1977, 1995

En torno al lenguaje, 1984

Realidad y literatura, 1979

Literatura y vida, 1972

Muelle de enormes llamas.

Navíos que viajan al sol,
música de tambores, sales
desencajadas, niños
desnudos

marineros que descargan plátanos.
Ciudad de corazón de árbol, humedades temblorosas,
juncos que danzan.

La luz golpea mendigos,
divide al mundo en dos memorias.

Mi frente se hunde en la cesta del mediodía.

Un espejo copia el deseo que se remonta al acosado firmamento.
Soy latido, sonrisa, adoración.

Una Isla, 1958

Un môle d'énormes flammes.

Navires voyageant au soleil,
musique de tambours,
sels en éclats
enfants nus
marins déchargeant des bananes.
Ville au cœur d'arbre, moiteurs tremblantes, joncs dansants.
La lumière frappe les mendiants,
sépare le monde en deux mémoires.
Mon front s'enfonce dans la corbeille de midi.
Un miroir copie le désir qui remonte au firmament harcelé.
Je suis battement, sourire, adoration.

Une Île, 1958

Despedida

Nuestras inscripciones fueron barridas,
nuestros lugares devorados por la arena,
nuestras fiestas convertidas en fogatas
que avientan su ilusorio mediodía.

Contemplamos la devastación.
Todas las creaciones de nuestros ojos
se hunden.
Respirarnos
separación. El cisma
es nuestro
refugio.
No hay luz que nos enlace
pero una vez
corrió el licor abandonado, desconocidas
fuerzas de unión manaron para marcar a fuego
toda la vida.

Ahora
quiero sentir sobre mí la afianza
que anonadó nuestros rostros.
Devuélveme el fulgor
y los ojos que le pertenecen.

El vino se ha eclipsado.
Los días de los amantes también pasan.
Excelencia de lo vivo sobre lo vivido.
Costa que se aleja,
puedes
darme el poder
de vivir en otra parte.

Adieux

Nos traces ont été balayées,
nos lieux dévorés par le sable,
nos fêtes converties en flambées
qui dispersent leur midi illusoire.

Nous contemplons le désastre.
Toutes les créations de nos yeux
s'effondrent.
Nous respirons
la séparation. Le schisme
est notre
refuge.
Nulle lumière qui nous enlace
mais une fois
coula la liqueur abandonnée,
d'inconnues forces d'union
jaillirent pour marquer au feu
la vie entière.

Maintenant
je veux sentir sur moi l'alliance
qui abattit nos visages.
Rends-moi l'éclat
et les yeux qui lui appartiennent.

Le vin s'est éclipsé.
Les jours des amants passent eux aussi.
Excellence du vivant sur le vécu.
Côte qui s'éloigne,
tu peux
m'accorder le pouvoir
de vivre ailleurs.

Yo, envés del dado, relataré no sin fabulaciones mi transcurso por tierra de ignominias y dulzuras, rupturas y reuniones, esplendores y derrumbes.

Un horóscopo me designó para existencia de llenura, pero al tormento ceñida.

Yo no traía ningún mensaje. Mis pretensiones eran parcas. Los límites del sueño se conformaban en mí a los límites del temor. Cuando entré en uso de razón los brujos me amedrentaron con augurios de ineluctables desdoblamientos futuros.

Sus revelaciones se han cumplido. Un día comenzó la mudanza de los rostros. Uno suplantaba a otro, sin cese.

Tal día fueron cien, tal otro, mil; todos escenificaban una danza de posesos sobre mis hombros. ¿Dónde estaba el rostro que me legaron mis padres? ¿Acaso entre sábanas angustiosamente nupciales o frente a espejos sin respuesta que los ojos de una doncella cruel incendiaban o en la memoria de una mujer que todavía sacrifica gaviotas para evocarme? Mi rostro ¿dónde estaba? Debí admitir, tras dolorosa evidencia, que lo había perdido. La niebla me lo devolvería.

Yo no era el mismo. Reiterados fracasos me habían herrado en la frente. Olvidé el idioma. Me sentía inepto para el amor. La implacable angustia ceñía mi respiración. Mis propensiones fecundas estaban anuladas por intermitentes tormentas de nieve. Me había tornado primitivo, inextricable y perverso como un niño. Conformaba mis actos con ceremonias simples, igualque un salvaje. Era silencioso como un piloto. Y cual traficante había abolido la confianza. Mis restos se apilaban como los colores en una isla inerme entre tornados que nadie podía conjurar. Yo era el guardián de mi propia desgracia.

Moi, l'envers du dé, je raconterai non sans fabulation mon passage sur la terre des ignominies et des douceurs, des ruptures et des rencontres, des splendeurs et des effondrements.

Un horoscope me promet à une vie de complétude, mais nouée au tourment.

Je n'apportais aucun message. Mes prétentions étaient minimes. Les limites du rêve se constituaient en moi aux limites de la crainte. Lorsque j'acquis l'usage de la raison, les sorciers m'effrayèrent avec les augures d'inéluctables dédoublements futurs.

Leurs révélations se sont accomplies. Un jour commença la mue des visages. L'un supplantait l'autre, sans cesse. Un jour il y en eut cent, tel autre, mille; tous mettaient en scène une danse de possédés sur mes épaules. Où était le visage que m'avaient légué mes parents? Peut-être entre des draps anxieusement nuptiaux ou face à des miroirs sans réponse qu'incendiaient les yeux d'une jeune fille cruelle, ou dans la mémoire d'une femme qui sacrifie encore des mouettes afin de m'évoquer? Mon visage, où était-il? Je dus admettre, après m'être douloureusement rendu à l'évidence, que je l'avais perdu.

Le brouillard me le rendrait.

Je n'étais plus le même. Des échecs répétés m'avaient marqué au fer le front. J'ai oublié la langue. Je me sentais incapable en amour. L'implacable angoisse opprimait ma respiration. Mes penchants féconds étaient annulés par d'intermittentes tempêtes de neige. J'étais devenu primitif, inextricable et pervers comme un enfant. Je réglai mes actes par des cérémonies simples, pareil à un sauvage. J'étais silencieux comme un pilote. Et tel un trafiquant j'avais aboli la confiance.

Mes restes s'empilaient comme les couleurs sur une île sans défense sous des tornades que personne ne pouvait conjurer.

J'étais le gardien de mon propre malheur.

Residente de un mundo poblado por imaginaciones sin sentido, en mis manos permanecían las marcas de los viajes que había emprendido, contra prudentes avisos, a tierras sagradas. De noche, bajo el acoso de sueños intranquilos, despertaba con un grano de sal en la frente. Desasistido como el primer infante, cruzado a lo largo por miedos irrescatables, llevado y traído por una fuerza aún no identificada, tendí al fuego humano los últimos carbones. Disolución. Mi cabeza cayó cortada por hoja de huracán.

Los Cuadernos del Destierro, 1960

Résident d'un monde peuplé d'idées insensées, perduraient sur mes mains les marques des voyages que j'avais entrepris, malgré de prudents avertissements, vers des terres sacrées.

La nuit, tourmenté de rêves agités, je me réveillais avec un grain de sel sur le front. Abandonné comme le premier enfant, traversé de part en part de peurs incurables, emporté et ramené par une force inconnue, je tendis au feu humain les derniers charbons. Dissolution. Ma tête tomba, tranchée par une lame d'ouragan.

Les Cahiers de l'exil, 1960

Yo visité la tierra de luz blanda.

Anduve entre melones y hierbas marinas, comí frutas traídas por sacerdotisas adolescentes, palpé árboles desavia roja como ladrillo que moraban junto a la tumba de un príncipe, vi viejos catafalcos de gobernadores guardados por lentas palmas. Por los contornos había raíces en forma de tazones donde los monos mitigaban la sed.

Pasé un día cerca del lugar donde duermen los ahorcados.

Era la época en que los brujos habían partido a los campos de arroz destruyendo todos los talismanes. En las calles vistosas doncellas oscuras danzaban. Entonces los capitanes bajaban de los ojos para explorar la ciudad.

De este viaje más allá de los presuntos límites sólo conservo alguna que otra estrella de mar, varios retratos — ella y yo — y un peregrino cofre que encontré en el barco durante la travesía.

De aquel idioma y de mis pasos por la tierra dicha no existe imagen que esté hoy extinguida. Los veleros tocan a las puertas del aire donde persisto. La luz me trae delfines muertos. Tu olor reconquista el estremecimiento.

J'ai visité la terre de lumière tendre.

J'ai marché parmi les melons et les herbes marines, j'ai mangé les fruits qu'apportaient des prêtresses adolescentes, j'ai tâté des arbres à la sève rouge comme la brique qui bordaient le tombeau d'un prince, j'ai vu de vieux catafalques de gouverneurs gardés par de lentes palmes. Autour il y avait des racines en forme de bols où les singes apaisaient leur soif.

J'ai passé un jour près du lieu où dorment les pendus.

C'était l'époque où les sorciers étaient partis vers les rizières en détruisant tous les talismans.

Dans les rues d'attirantes demoiselles obscures dansaient.

Alors les capitaines descendaient des yeux pour explorer la ville.

De ce voyage au-delà des prétendues limites je ne conserve que quelques étoiles de mer, plusieurs portraits – elle et moi – et un étrange coffre que j'ai trouvé sur le bateau durant la traversée.

De cette langue et de mes pas sur cette terre aucune image n'est aujourd'hui éteinte. Les voiliers frappent aux portes de l'air où je persiste. La lumière m'apporte des dauphins morts. Ton odeur reconquiert le tressaillement.

He entrado a región delgada.

Todo lo que canta se reúne a mis pies como banderas que el tiempo indina.

Aquí el mundo es una estación amanecida sobre corales.

Esta es la morada donde se depositan los signos de las aguas, el légamo de los navíos, los mendrugos cargados de relámpagos.

Este es el huerto de las especias clamorosas, la temporada de arcilla

que el océano erige.

Ésta es la fruta de un piélago muerto, la columna desesperada del hambre.

Ésta es la salobre campana de verdor que el fuego crucifica, la tierra

donde una tribu oscura embalsama un clavel.

Ésta es la tinta trémula del día, la rosa al rojo vivo inscrita en los anales de la selva.

Je suis entré dans une région étroite.

Tout ce qui chante se rassemble à mes pieds comme des drapeaux
que le temps incline.

Ici le monde est une saison qui s'éveille sur les coraux.

Voici la demeure où se déposent les signes des eaux,
le limon des navires, les quignons chargés d'éclairs.

Voici le verger aux épices éclatantes, la saison d'argile que l'océan
érige.

Voici le fruit d'une mer défunte, la colonne désespérée de la faim.

Voici la saumâtre cloche de verdure que le feu crucifie, la terre où
une tribu obscure embaume un œillet.

Voici l'encre tremblante du jour, la rose au rouge vif inscrite dans
les annales de la forêt.

Pero el tiempo me había empobrecido.

Mi único caudal eran los botines arrancados al miedo.

De tanto dormir con la muerte sentía mi eternidad. De noche deliraba en las rodillas de la belleza. Presa de tenaces anillos, a pesar de mi parsimonioso continente de animal invicto me guardaba de la transitoriedad ínsita a mis actos.

Magnificencia de la ignorancia. Brujos solemnes habían auscultado mi cuerpo sin poder arribar a un dictamen. Sólo yo conocía mi mal. Era — caso no infrecuente en los anales de los falsos desarrollos — la duda.

Yo nunca supe si fui escogido para trasladar revelaciones.

Nunca estuve seguro de mi cuerpo.

Nunca pude precisar si tenía una historia.

Yo ignoraba todo lo concerniente a mí y a mis ancestros. Nunca creí que mis ojos, orejas, boca, nariz, piel, movimientos, gustos, dilecciones, aversiones me pertenecían enteramente.

Yo apenas sospechaba que había tierra, luz, agua, aire, que vivía y que estaba obligado a llevar mi cuerpo de un lado a otro, alimentándolo, limpiándolo, cuidándolo para que luciera presentable en el animado concierto de la honorabilidad ciudadana.

Mi mal era irrescatable.

Mais le temps m'avait appauvri.

Ma seule richesse était les butins arrachés à la peur.

À force de coucher avec la mort j'éprouvais mon éternité. De nuit, je délirais aux genoux de la beauté. En proie à des anneaux tenaces, malgré ma contenance parcimonieuse d'animal vaincu je me protégeais de l'impermanence inhérente à mes actes.

Magnificence de l'ignorance. Des sorciers solennels avaient ausculté mon corps sans pouvoir formuler un avis. Moi seul connaissait mon mal. C'était – cas assez fréquent dans les annales des faux développements – le doute.

Je n'ai jamais su si j'avais été choisi pour traduire des révélations.

Je n'ai jamais été sûr de mon corps.

Je n'ai jamais pu savoir si j'avais une histoire

J'ignorais tout ce qui nous concernait, moi et mes ancêtres.

Je n'ai jamais cru que mes yeux, mes oreilles, ma bouche, mon nez, ma peau, mes mouvements, mes goûts, mes dilections, mes aversions m'appartenaient complètement.

Je soupçonnais à peine qu'il y avait de la terre, de la lumière, de l'eau, de l'air, que je vivais et que j'étais obligé de traîner mon corps d'un endroit à l'autre, le nourrissant, le lavant, prenant soin de lui pour qu'il soit présentable dans le concert animé de l'honorabilité citoyenne.

Mon mal était incurable.

Me sentía solo. Necesitaba a mi lado una mujer silenciosa, paciente y dúctil que me rodease con una voz.

Yo era un rey de infranqueable designio, de voluntad educada para la recepción del acatamiento, de pretensiones que hacían sonreír a los duendes.

Un rey niño.

Cuando advino, inopinadamente, una era de pobreza, perdí mi serenidad.

Mis pasiones absolutas — entre ellas el amor, que para mí era totalidad — fueron barridas.

En suma, yo era una pregunta condenada a no calzar el signo de interrogación. o un navío que se transformaba en fosforescente penacho de dragón. o una nube que se demudaba conforme al movimiento.

Habitaba un lugar indeciso.

Mi historia era un largo recuento de inauditas torpezas, de infértiles averiguaciones, de fabulosas fábricas.

Un dios cobarde usurpaba mis aras.

Él había degollado el amor frente a una reluciente laguna, en un bosque de caobos, fluía mugiendo sábanas ensangrentadas. Escapaba del recinto feliz. Las nubes eran símbolos zoológicos de mi destierro.

El amor me conducía con inocencia hacia la destrucción.

El odio, como a mis mayores, me fortalecía.

Pero yo era generoso y sabía reír.

Como no soportaba la claridad, dispuse entre anaranjados estertores de sol mi regreso hacia el final. Las aguas me condujeron como el sensitivo lleva la pesadilla. Volví insomne al lugar de la ficción.

Je me sentais seul. J'avais besoin à mes côtés d'une femme silencieuse, patiente y souple qui m'enveloppe d'une voix.

J'étais un roi à l'infranchissable dessein, à la volonté formée pour la soumission, aux prétentions qui faisaient sourire les elfes.

Un roi enfant.

Lorsque advint, inopinément, une ère de pauvreté, je perdis ma sérénité.

Mes passions absolues – parmi elles l'amour, qui pour moi était tout – furent balayées.

En somme, j'étais une question condamnée à ne pas chausser le point d'interrogation. Ou un navire se transformant en panache de dragon phosphorescent. Ou un nuage qui changeait avec le mouvement.

J'habitais un endroit indécis.

Mon histoire est une longue liste de maladresses inouïes, de recherches stériles, de fabriques prodigieuses.

Un dieu lâche usurpait mes autels.

Il avait égorgé l'amour devant un lac scintillant, dans une forêt d'acajous. Il fuyait en mugissant des draps ensanglantés. Il s'échappait de l'enceinte heureuse. Les nuages étaient les symboles zoologiques de mon exil.

L'amour me conduisait innocemment vers la destruction.

La haine, comme chez mes aînés, me donnait des forces.

Mais j'étais généreux et savais rire.

Comme je ne supportais pas la clarté, j'ordonnai parmi les rôles orangés du soleil mon retour vers la fin. Les eaux me conduisirent comme le sensitif apporte le cauchemar. Je revins insomniaque au lieu de la fiction.

Estoy aquí.

Muerto pero aún andando, desnudo, recreado en las hojas de fuego, devolviéndome hacia mi final, dado al tiempo sin armas, espíritu del vino, excelente en el sufrimiento, sin títulos como los resucitados, ojo de huracanes, devorador de sus pies, propenso a falsificar, hermanado con la muerte, mimado, entre vocaciones terrestres, victimario y víctima dentro de un mismo silencio, avanzando y retrocediendo como dos ríos encontrados en los ojos, inexistente pero complaciendo la mitad de mi animal, caminando, hablando, sonriendo, callando, exhibiendo uno de mis rostros, mintiendo, muriendo por la verdad, con amigos, planificando una manera de vivir, fatalmente mórbido, inquiriendo del cuadrante solar soluciones a teoremas, abstraído como el que regresa de su última muerte, dado a confidencias estrictamente increíbles, rodeado de confesores que señalan con el índice un sitio bajo el sol, nada nuevo y sin embargo único, sutilmente irrigado por la respiración de mis ancestros, lastimosamente infértil, juzgado y absuelto en la mañana, juzgado y condenado amediodía, juzgado y liberado en la tarde, juzgado y echado a un buitre en la noche, eximido de oficios difíciles, de mirada abolida, solo como regresando de una guerra ileso, frotando mi cuerpo gozosamente contra otro cuerpo como un animal legítimo y sin embargo desoído, ganado para siempre por el drama fácilmente soluble pero sin otra salida que una tormenta, en imperfecta posesión de mis facultades, inseguro como una mujer, sin partida de nacimiento y ya previendo mis desapariciones en antesala de desarraigo, no obstante dueño de deleitables disposiciones, oyéndome a cuatro silencios por minuto, cansado de andar conmigo, disponiendo mis sucesiones, nimbado por antiguas auroras, lleno de boscosos rumores, navios que se van a pique, resplandores identificados, poderes de seducción, móviles

Je suis ici.

Mort mais encore en marche, tout nu, recréé dans les feuilles de feu, me rendant à ma propre fin, livré au temps sans armes, esprit du vin, excellent dans la souffrance, sans titres comme les ressuscités, oeil d'ouragans, dévorateur de ses propres pieds, porté à falsifier, frère de la mort, dorloté, parmi des vocations terrestres, bourreau et victime dans un même silence, avançant et reculant comme deux fleuves trouvés dans les yeux, inexistant mais complaisant la moitié de mon animal, marchant, parlant, souriant, me taisant, montrant un de mes visages, mentant, mourant pour la vérité, avec des amis, planifiant une manière de vivre, fatalement morbide, recherchant dans le cadran solaire des solutions aux théorèmes, absorbé comme celui qui revient de sa dernière mort, sujet à des confidences rigoureusement incroyables, entouré de confesseurs qui pointent du doigt un lieu sous le soleil, en rien nouveau et pourtant unique, subtilement irrigué par la respiration de mes ancêtres, pitoyablement stérile, jugé et absous le matin, jugé et condamné à midi, jugé et libéré l'après-midi, jugé et jeté à un vautour le soir, exempté de métiers difficiles, le regard aboli, seul comme revenant indemne d'une guerre, frottant joyeusement mon corps contre un autre corps comme un animal légitime et auquel on fait pourtant la sourde oreille, à jamais gagné au drame facilement soluble mais sans autre issue qu'une tempête, en imparfaite possession de mes moyens, incertain comme une femme, sans acte de naissance et prévoyant déjà mes disparitions dans une antichambre de déracinement, nonobstant maître de délectables dispositions, m'écoutant à quatre silences la minute, las de marcher avec moi, mettant de l'ordre dans mes successions, nimbé d'aurores anciennes, chargé de rumeurs boisées, navires coulant à pic, resplendissements identifiés, pouvoirs de séduction, mobiles

confesos, alianzas, lúbrico, acostumbrado a las superficies, obsesionado por el sexo, magnetizado por susurrantes sibilas, absorto en discusiones sobre el significado de las palabras, magnífico en conflictos, profiriendo maldiciones baldías, verdaderamente, pero verdaderamente agónico, probando siempre, mal actor, a velas tendidas traficando con especies indefinidas, copiosamente volcado sobre otro cuerpo, en trabajos grises, en soledad de laureles delirantes, nada temeroso excepto de tus hilos región aún no exactamente nombrada, alto sin alegría, no definitivo, triste pero intrasmisible, paseando cotidianamente mi fantasma poblado de paisajes que agonizan de frío, sin saber a qué hora se va a secar el sueño, desconociendo las pautas del cuadro final, desposado con estatuas de bronce sembradas por el amor en los mares, platicando, saludando risueño, nutrido por la savia más débil de las edades, suave en modos y a ratos insoportablemente circunstancial, amante de los días lluviosos y bajeles, a la sombra de años de variada fortuna, siempre como quien oye su muerte en una calle, engarzado un lunes, arrojado a la playa de regreso un sábado, diariamente durante la semana durmiendo y amaneciendo con frases sin sentido (aquel barco dorado, aquel gris regresando, yo como quien ha degollado sus sirenas, verdugo impávido de mis sienes, ya no hay reposo y el fuego vencido), sin interés en mis alrededores, expuesto a venganza, colgado de garfios sucios como un ternero.